

Sommaire du N° 1149, du 5 mai 1906

Planche hors texte — Paris, G. A. Nantel — Langage patriotique—Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa — Chronique — Les échos de la semaine — Croisade de la tempérance — Causerie scientifique: L'air liquide par H. E. Simard, ptre — Le cataclysme de la Nouvelle-Californie — A travers la mode — Le Château de Ramezay — Nouvelle: Elle et lui, par L. E. Moreau — Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire — Musique: Viennoise, valse lente, par E. Pessard — Les origines du café — Deux pages humoristiques — Travaux féminins — Causerie médicale — Notre courrier, etc., etc.

PARIS

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE — BUDGET — DE L'EAU, ENCORE DE L'EAU, POUR FAIRE UNE BELLE VILLE.

Je voudrais bien pourtant faire connaître Paris aux lecteurs de l'Album Universel qui ne l'auraient pas visité.

Mais Paris est grand; il faut du temps pour le parcourir et le voir tel qu'il est, tout entier, même dans les livres et les gazettes; il en faut encore plus pour le suivre à travers les âges, de par la France et le monde où il a gravé, depuis les Césars à partir du premier et du plus grand, d'ineffaçables empreintes.



Un coin de Paris, à vol d'oiseau. Le Trocadéro et la tour Eiffel au fond.

Mais Paris est beau, son aspect est grandiose; ses monuments, nombreux, résumant l'effort humain, sous toutes ses formes, à toutes les époques, ont usé la vie des architectes, des sculpteurs qui les ont élevés; ses musées ont hospitalisé l'œuvre des grands maîtres dès avant la Renaissance et requis tout le travail, tout le talent des connaisseurs qui les ont successivement décrits.

Mais Paris est d'une tenue singulière, originale, unique qu'il est difficile de représenter parce que Protée, il dérober ses traits mobiles et profonds au moment où vous croyez les saisir, au moment où le peintre s'apprête à les fixer sur la toile par le pinceau, où l'écrivain se met en train de reproduire sa physionomie sur le papier.

Pour décrire Paris intime il faut le connaître et comment le connaître quand il ne se livre plus qu'aux gens de la famille. Paris est devenu un monde fermé depuis bientôt un demi-siècle, m'assurent de vieux Français et ce qu'il donne de lui, en spectacle ouvert, n'est plus que l'apparence, et combien trompeuse! de lui-même, de sa vie vraie, au salon de la grande dame, à la table du financier, au cercle très exclusif des grands sports où la concurrence redoutée, non sans raison, fait craindre, comme des trahisons, les indiscretions de l'étranger.

Aussi bien, et en face d'une tâche aussi vaste, d'un sujet aussi complexe, n'ai-je pas la prétention de donner Paris, tout Paris, tel qu'il fut aux âges passés, pas plus que le Paris contemporain, vécu et vivant au jour le jour, dans l'intimité de ses familles, de ses cercles, de ses organisations intimes qui en font un être moral caché, flottant, presque insaisissable.

Mais il y a le Paris à organisme puissant qui exerce son action sur les points les plus reculés de ses vastes terrains et souterrains, le Paris du travail tel qu'on le voit, tel qu'il se montre forcément, chaque jour, aux yeux de l'observateur étranger, impartial autant qu'il le pourra pour l'être aimé — et qui n'aime pas Paris, s'il le connaît?

Il y a le Paris pris sur le fait dans l'exercice de ses fonctions de producteur et de consommateur, de créateur dans le domaine de la pensée, de travailleur inlassable dans la poursuite de son industrieuse ingéniosité, dans la fièvre de ses épanchements spontanés, de découvertes insoupçonnables, d'instincts, de goûts et d'envies insatiables de beau et d'idéal.

Ce n'est donc pas le Paris des boulevards, des spectacles, des cafés chantants, de ces criardes rencontres "à l'absinthe"; ce n'est pas ce monde qui s'amuse ou du moins qui s'esquinte à se donner l'illusion de gâtés de surface, que nous voulons décrire, apprécier, réprouver parfois dans toute la candeur d'une âme navrée, mais c'est le Paris qui produit, se soutenant quand même contre les ennemis divers du dehors et du dedans, conduisant par la main la France de l'industrie affinée et conviant le monde aux plus grandes comices que la science et l'art aient convoquées au cours de la vie humaine, que nous voulons étudier.

C'est le Paris du jour que je veux présenter à nos lecteurs, non sous tous ses aspects, — la tâche dépasserait mes efforts, — mais le Paris tel que j'ai pu le voir pendant mes deux années de séjour et d'observations personnelles au milieu des populations vivant au grand air dans cette merveilleuse cité.

* * *

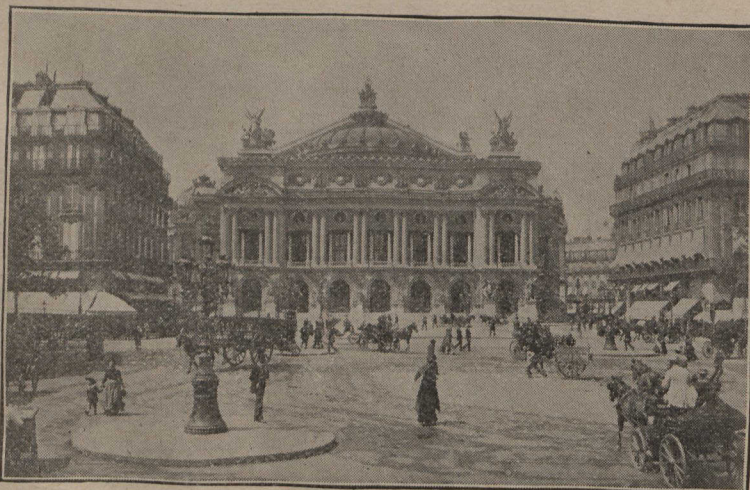
Paris ne s'est pas fait en un jour, dit le proverbe, et, ma foi, si Paris est Paris, s'il n'y a au monde qu'un Paris c'est que Paris l'a voulu et dès les temps les plus reculés, a libéralement payé les frais d'une beauté qui serait vite déchue si les contribuables se lassaient de l'entretenir pour regarder à la dépense.

Les Parisiens sont fiers de leur Ville-Lumière, et si vous les entendez se plaindre, ce n'est pas de trop payer mais de n'en avoir pas pour leur argent.

Le budget — du vieux mot français "bougette", transporté en Angleterre où il désigna le sac du chancelier de "échiquier" et revenu en France, comme tant d'autres, légèrement anglicanisé

— le budget de Paris n'est pas ce qu'un vain peuple pense; il dépasse, si je ne me trompe, celui du Canada tout entier avec ses six millions d'habitants, ses nombreux services et ses immenses espaces peuplés ou vagues qu'il faut, tout de même, gouverner.

Le Président de la République française, le 18 avril 1901, fixait le budget de la ville de Paris, aux chiffres suivants: en recettes ordinaires à 310,950,716.08 francs, en recettes extraordinaires à 37,387,500; total 348,338,216 francs, soit en dollars, —



La place du Grand Opéra. Le Grand Opéra de Paris. A gauche, le Grand Hôtel.

donnant au franc la valeur de 20 cts quand il ne vaut que 19.3 cts — \$69,667,643!

G. A. Nantel

(A suivre)

Langage patriotique

L'honorable R. Lemieux a prononcé, le 19 de ce mois, au banquet de l'Association des manufacturiers, à Toronto, un discours dont la presse anglaise d'Ontario et de Montréal dit beaucoup de bien. "La Presse" en a publié le texte, et nous devons reconnaître qu'il respire dans ce morceau d'éloquence fortement documenté, un sentiment de patriotisme comme il plairait d'en trouver dans un plus grand nombre des discours de nos hommes politiques.

Il est bon sans doute de ne pas négliger les grands intérêts matériels d'un pays, mais si l'on veut y voir ce quelque chose d'inalysable pour lequel on vit et on meurt, qui s'appelle la patrie, il faut s'élever jusqu'à un idéal que ne rendent pas les chemins de fer les plus gigantesques non plus que les plus rapides paquebots océaniques.

L'éloge de la patrie, dans la bouche du brillant et laborieux ministre, commence avec l'héroïsme des explorateurs de la vieille France religieuse, de ses apôtres, missionnaires, martyrs, de ses défricheurs et de ses soldats, avec l'intrépidité de ses officiers, de ses gouverneurs et de nos "capots bleus"; il se termine par un hymne touchant à la liberté politique que nous apportait la grande charte de la constitution anglaise avec la conquête de la Nouvelle-France.

Il y a assez de gloire dans nos annales pour combler les coeurs des enfants du Canada, issus des



L'HONORABLE RODOLPHE LEMIEUX, Solliciteur général du Canada

deux plus grandes races du monde. Le ministre est Canadien, descendant de Français, et il s'en glorifie, mais il n'oublie pas qu'il jouit des libertés que lui assure la constitution de l'Angleterre, "cette terre classique de la liberté".

Puis poursuivant sur le terrain du développement matériel la suite de ce puissant plaidoyer "pro patria", M. Lemieux énumère les progrès accomplis par le Canada depuis la Confédération et laisse entrevoir, en un saisissant tableau, les progrès que le présent réserve à notre avenir national.

La péroraison du discours est à citer tout entière:

Oui, Monsieur, si nous sommes fidèles à nous-mêmes, si nous profitons de la leçon que nos voisins des Etats-Unis ont toujours été si avides de nous enseigner, nous donnerons au cultivateur canadien un marché sûr et rémunérateur, sans qu'il ait à dépendre d'un marché étranger toujours sujet à mille et une fluctuations.

En vérité, Monsieur, j'admire beaucoup la République américaine; mais j'admire davantage le Canada et le grand Empire dont il fait partie. Oui, le drapeau qui nous abrite et le régime sous lequel nous vivons à pleinement assuré à notre pays ce que les Romains eux-mêmes n'avaient fait qu'entrevoir:

"IMPERIUM ET LIBERTAS"

La puissance morale de l'Empire ne s'est jamais plus hautement affirmée qu'en ces jours récents, qu'en ce moment même, à la Conférence d'Algésiras. Et ce doit être pour nous, Canadiens, un légitime sujet d'orgueil de constater qu'enfin la Grande-Bretagne et la République française ont conclu une alliance durable pour résister à l'oppression, d'où qu'elle vienne, et maintenir la paix de l'Europe. L'Entente Cordiale, ah! elle fut solennellement proclamée devant l'Univers, certain jour gris et brumeux de décembre dernier, lorsque m'incomba la lugubre tâche de ramener au Canada les cendres du regretté Ministre de la Marine et des Pêcheries. C'était à Paris, sur le péristyle de ce temple majestueux — la Madeleine — en face de la Place de la Concorde, d'où s'avançaient, marchant en cadence, au roulement de tambours voilés et précédés de drapeaux cravatés de